

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# GAZETTE DES CAMPAGNES

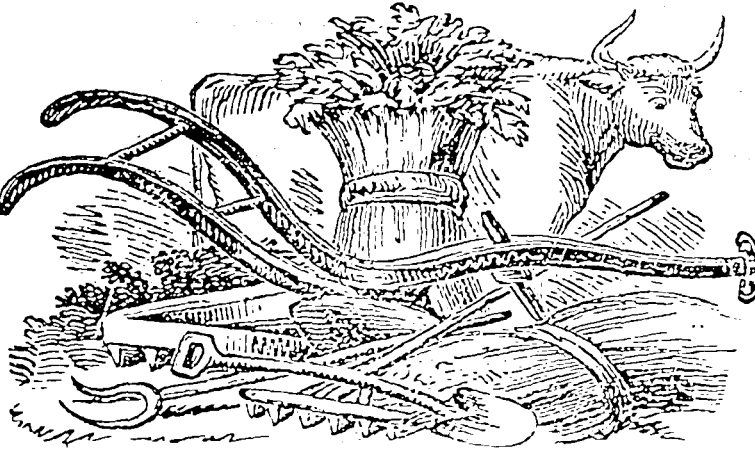
Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jendis

Editeur-Propriétaire  
**FIRMIN H PROULX**

A qui toutes lettres concernant l'administration de la Gazette et les demandes pour abonnement doivent être adressées *franco*.

L'abonnement est de \$1 par an, payable d'avance. On ne s'abonne pas pour moins d'une année.

Les avis de discontinuation doit être donné par écrit à ce Bureau, et les arriérés doivent avoir été payés, sans quoi l'abonnement sera renoué continuellement, malgré le refus de la Gazette.



Rédacteur

**J. D. SCHMOUTH**

Toutes lettres, correspondances, concernant la Rédaction, doivent être directement adressées au Rédacteur.

ANNONCES :

1ère insertion, 10 cts. la ligne ; 2me insertion, etc 3 cts. par ligne.

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Que ceux qui désirent s'adresser aux cultivateurs annoncent dans notre Gazette agricole.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.  
Empurons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

## CAUSERIE AGRICOLE

### DE L'ENTRETIEN DES ANIMAUX

Entretenir un animal dans le sens le plus restreint de ce mot, c'est lui donner une quantité de nourriture capable de réparer les pertes que le corps de cet animal subit. Par cela même qu'il vit, un animal perd constamment une certaine proportion de sa propre subsistance dans ses dijections, sa respiration et sa transpiration. L'entretien du bétail est destiné à la réparation de ces pertes.

Pour bien faire comprendre l'utilité de l'alimentation du bétail et quel rôle elle joue dans l'économie, la théorie a partagé les aliments consommés en deux parties : l'une a reçu le nom de *ration d'entretien*, l'autre celui de *ration de production*. La première doit être suffisante en quantité et en qualité pour maintenir une juste équilibre entre la réparation et les déperditions ; avec cette ration une bête qui ne donne aucun produit, autre que son fumier, s'entretient constamment dans le même état ; elle n'engraisse pas, mais ne maigrit pas non plus, et l'amaigrissement n'arrive que lorsque la ration est insuffisante.

La seconde partie des aliments que l'on nomme *ration de production* sert à la formation des produits ordinaires du bétail. C'est avec la ration de production que se fabriquent la viande, le lait et la laine ; c'est avec elle que le cheval ou le bœuf soutiennent les fatigues du travail et que le jeune animal prend de l'accroissement.

Un animal à l'engrais n'engraîssera jamais avec la seule ration d'entretien ; mais une vache laitière ou une jeune bête en élève auxquelles on ne donnerait que la ration d'entretien ne s'arrêteraient pas instantanément dans leur production. La vache continuerait à donner du lait et la jeune bête à grandir ; mais ce serait aux dépens de leur propre substance, tous deux maigriraient ; ce serait leur propre chair qui servirait chez la vache à la formation du lait et chez la jeune sujet à l'augmentation de sa charpente osseuse. D'ail-

leurs la production diminuerait graduellement jusqu'à ce qu'il y eût équilibre entre l'alimentation et la production.

Parmi les hommes qui ont traité cette importante question de l'entretien du bétail, M. I. Pierre est certainement celui qui l'a fait avec le plus de clarté et de précision. En s'occupant de cet intéressant sujet, il a posé les principes suivants :

« Pour être suffisante, la nourriture quotidienne que l'on donne à un animal doit subvenir à la réparation de toutes ses pertes, s'il s'agit d'entretenir l'animal dans le même état ; elle doit renfermer en outre les principes nécessaires à son accroissement, s'il s'agit d'un animal qui n'a pas encore acquis son développement ou que l'on veut engraisser ; en un mot, on doit chercher, dans l'établissement de la ration, à subvenir d'une manière judicieuse à tous les besoins de l'animal, en vue du résultat qu'on se propose d'obtenir.

« Il est évident que, toutes circonstances égales d'ailleurs, un animal de forte taille exige une dose de fourrage supérieure à celle qui serait reconnue suffisante pour l'entretien d'un individu de plus faibles dimensions. Cette réflexion avait conduit les praticiens à admettre que la ration d'entretien d'un animal doit être à peu près proportionnelle au poids vivant de cet animal.

« Cependant cette proportionnalité entre le poids de l'animal en vie et celui du fourrage qu'il consomme, même quand il s'agit d'animaux de même espèce dans les conditions analogues de développement, n'est plus admissible lorsqu'il existe une grande différence de taille.

« L'expérience a démontré que, comparativement au poids vif, la ration proportionnelle doit être plus forte pour les petites races que pour les grandes.

« Par exemple, la ration d'une vache laitière de 1500 à 1600 livres dépasse à peine 2½ pour 100 du poids vif, tandis qu'elle doit s'élever jusqu'à 3 pour 100 pour une vache de 700 livres et qu'elle atteint même 4 pour 100 du poids vif pour les très-petites vaches de 400 livres.

" La ration quotidienne d'un cheval de 900 à 1000 livres, évaluée en foin normal, est habituellement comprise entre  $2\frac{1}{2}$  et 3 pour 100 du poids vif, tandis que pour les pourceaux cette ration s'élève jusqu'à 4 pour 100.

" On arrive à des résultats analogues pour les moutons et pour les porcs.

" De sorte qu'il semble permis de dire que, la ration complète d'un animal adulte, comparée au poids de cet animal, est dans un rapport d'autant plus grand que ce poids est plus petit.

" Si au lieu de comparer entre eux des animaux adultes, nous comparons, dans chaque espèce, l'animal complètement développé à celui qui est en voie de croissance, nous trouvons que la ration de ce dernier doit être proportionnellement beaucoup plus élevée que celle du premier.

" Ainsi on a trouvé que, si pour le porc de 200 livres, la ration s'élève à 4 pour 100 du poids vif, elle montera jusqu'à  $4\frac{1}{2}$  pour 100 pour le porc de même race du poids de 120 livres et atteindra jusqu'à 10 pour 100 du poids vif du jeune porc de la même race.

" Il y a encore à se demander si, à poids égal, la ration ne varie pas suivant la race des animaux; ou, en d'autres termes, si certaines races ne tirent pas meilleur parti que d'autres d'une ration alimentaire donnée.

" On estime qu'en général, pour les grandes races d'animaux, la ration d'entretien, c'est-à-dire celle qui correspond au cas où l'on exigeait d'un animal au repos ni travail ni produit, peut être évaluée à  $1\frac{1}{2}$  ou  $1\frac{2}{3}$  pour 100 du poids vivant.

" Celle des bœufs d'attelage peut être évaluée à  $1\frac{1}{2}$  ou  $1\frac{2}{3}$  pour 100 du poids vivant; celle des vaches laitières de moyenne taille, à 3 pour 100 du poids vivant; celle des très-grandes vaches, à  $2\frac{2}{3}$  pour 100 du poids vivant; celle d'une bête en graisse peut s'élever à 4 ou 5 pour 100 du poids vivant.

" Lorsqu'il s'agit de rationner un animal (bête de travail, bête d'engrais, vache laitière, etc.), on élève progressivement la ration, et l'on s'arrête au moment où l'accroissement du produit n'est plus en rapport avec la progression de la ration elle-même. Dans l'engraissement la limite de la ration est habituellement celle de l'appétit plus ou moins étendu de l'animal."

Mais l'espèce, la race, l'âge et les produits des animaux influent pas seulement sur la proportionnalité de la ration. La nature, la quantité et la qualité des aliments ont aussi une influence très-marquée.

Nourrir abondamment, ce n'est pas donner des aliments avec profusion, avec excès, sans raison, sans connaissance, sans prévoyance. C'est fournir en quantité suffisante et rationnée des matériaux nourrissants et sains, capables de développer rationnellement les dimensions de tous les organes et de faire acquiescer à chaque appareil en particulier, la force, la vitalité propre au genre de produits qu'on attend de tel ou tel animal, à raison de ses aptitudes et de sa destination.

Tout le monde reconnaît, dans la qualité des aliments, une immense influence sur la taille, sur la nature et sur les aptitudes plus ou moins précoces des différentes espèces d'animaux. Ainsi, on peut admettre que des aliments abondants en principes nutritifs, donnés pendant le jeune âge, amènent plus tôt l'état adulte et arrondit les formes, et que la nourriture médiocre produit l'effet contraire. Les aliments peu nourrissants, et dont il faut une grande quantité pour nourrir l'animal, développent les intestins et font grossir l'abdomen (le ventre), tout en laissant les membres grêles.

L'alimentation formée surtout de grains produit les tempéraments sanguins; tandis que la nourriture aqueuse, composée de racines, de grains moulus et fortement mélangée d'eau, contribuent au tempérament lymphatique.

Ce n'est donc pas sans raison que l'on a pu dire: *Tu pourras, tels bestiaux; dis-moi ce que tu manges et je te dirai ce que tu vaudras.*

Il ne faut jamais oublier que l'alimentation tant en qualité qu'en quantité doit être proportionnelle à la taille ou au poids de l'animal. C'est, par conséquent, une opération défectueuse que d'augmenter la taille d'une race sans songer à donner aux bestiaux une nourriture abondante, riche, en rapport avec leurs besoins nouveaux. L'amélioration de la culture, l'accroissement de la fertilité du sol, doivent précéder toute amélioration du bétail et toute augmentation de sa taille.

Les races les plus parfaites ne se sont produites que dans les cultures riches, et elles ne conservent toutes leurs qualités et leurs aptitudes que dans des circonstances analogues à celles où elles se sont formées. Ces races sont exigeantes sous le rapport de l'alimentation et elles ne réussiraient certainement pas dans les cultures peu soignées.

Pour les terres de médiocre qualité ou mal cultivées, il ne peut y avoir de succès qu'avec des races rustiques et peu exigeantes qui puissent utiliser l'herbe rase et fine des marges pâturées et la masse des mauvaises herbes que le cultivateur arriéré laisse croître dans ses champs.

Souvent nous avons pu constater qu'en hiver la nourriture donnée aux animaux est insuffisante. Que ce soit par imprévoyance ou parce qu'on garde plus d'animaux qu'on ne peut en nourrir convenablement nous n'avons pas à examiner ici, nous nous contentons de reconnaître le fait.

Ce système a de très-fâcheuses conséquences: les bêtes ne trouvent pas dans l'alimentation qu'elles reçoivent la quantité de principes nutritifs nécessaires à l'entretien de leur corps et à la réparation des pertes qu'elles subissent forcément, prennent dans leur propre substance ce qui manque dans leur nourriture. Mais ils subissent une forte diminution de poids, laquelle est d'autant plus rapide que l'insuffisance de la ration est plus grande.

Les esprits observateurs ont depuis longtemps appris que l'animal qui a ainsi maigri par une nourriture insuffisante met beaucoup plus de temps à revenir à son état primitif qu'il ne lui en a fallu pour se détériorer; et que le supplément d'aliments qu'il faut lui donner pour réparer ses pertes, est bien supérieur à l'économie qu'on a fait en réduisant sa ration.

Tous les produits des animaux reviennent alors à un prix exorbitant dont on ne sa fait pas une idée exacte parce que généralement on ne calcule pas.

Supposons, par exemple, qu'une vache laitière en bon état recevant une ration de 32 livres de foin par jour, donne 7 pots de lait, et que réduite à la moitié de cette ration, c'est-à-dire à 16 livres, son produit diminue graduellement, elle ne donne plus que 5 pots au bout de soixante jours et qu'après ce temps le poids de son corps ait diminué de 100 livres.

Eh bien, en supposant le foin à 88 la cent bottes, l'économie de fourrage est de 66 bottes ou \$5.12. Mais contre cette économie on a une perte de 150 pots de lait pour les 60 jours, et de 100 livres de viande. Le lait estimé à 5 centimes le pot seulement aurait donné 87.50 et la viande à 6 centimes la livre aurait produit \$6.00. Ainsi pour économiser \$5.12 de fourrage, on aurait sacrifié pour \$13.50 de produit et nous ne faisons pas entrer en ligne de compte, la diminution du fumier tant sous le rapport de la quantité que sous

celui de la qualité ; puis la nourriture insuffisante agit toujours défavorablement sur la santé du bétail

## REVUE DE LA SEMAINE

Aux yeux de l'observateur clairvoyant, il n'y a plus de doute aujourd'hui sur les tendances religieuses et sociales des révolutionnaires qui ont corrompu l'Italie et mis le comble à leurs iniquités en faisant subir à notre Sainte Religion mille outrages dans la personne de son Auguste Chef.

A l'occasion de la nomination des évêques aux sièges vacants, tous ces énergumènes entraînés par les passions les plus diaboliques poussent leurs clameurs immondes contre Pie IX. Dans les plus mauvais jours de l'impiété, jamais on avait vu une telle brutalité de langage. Tout ce que les bas-fonds de la société italienne contiennent de plus abject et de plus ignoble montre, à l'heure qu'il est, sa face hideuse au grand jour. Ah ! Si les menés des sociétés secrètes et surtout de l'Internationale ne nous étaient depuis bien longtemps connus, aujourd'hui nous aurions les preuves les plus convaincantes de leurs tendances perverses.

La sainteté de la morale catholique met en fureur les forcenés de la Révolution, et ces misérables ne perdent aucune occasion de jeter leurs ordures à la figure de tout ce qui porte le cachet de la Religion.

La nomination des évêques était une trop belle occasion de lancer des injures pour la laisser échapper. Aussi, il faut voir comme les monstres de la révolution en tirent parti pour continuer leur œuvre corruptrice.

Ils déchargent leurs invectives contre le Saint-Père ; le traitent d'hypocrite, d'usurpateur et lui reprochent, dans des termes qu'une plume honnête ne voudrait jamais employer, de faire semblant de repousser la fameuse loi des garanties tout en bénéficiant de ses dispositions libérales. Ils sont furieux parce que le Chef de l'Eglise, tout prisonnier qu'il est fait encore acte d'autorité en pourvoyant au salut des fidèles serviteurs du Christ.

Mais Pie IX connaît ses droits et ses devoirs et ne se laisse pas détourner de la voie que sa conscience lui trace. En vain entend-il du fond de sa prison la clameur des sicaires et des échappés du bagne, en vain le menace-t-on, il va droit son chemin et adieu que pourra.

D'où vient cette sécurité du Pontife romain en face de la tempête qui mugit à ses côtés ? Ah, c'est qu'il a les promesses de Jésus-Christ, et qu'il sait qu'un jour viendra où l'impiété vaincue sera obligée de reconnaître la force de l'Eglise. Fort de cette assurance, Pie IX laisse crier les méchants ; mais exerce ses droits. En vertu du pouvoir qui lui a été conféré par Jésus-Christ lui-même, il donne aux fidèles de pieux pasteurs, pleins de foi, de science et de courage capables de diriger leurs ouailles dans les temps difficiles où nous vivons. Rien ne l'émeut, au plus fort de la tempête, nautonnier vigilant, il guide d'une main sûre et ferme la barque de Pierre. Il ne se demande pas si son action le conduit à la gloire ou au martyre, il ne songe qu'à faire son devoir de Chef de l'Eglise.

Mais, chose digne de remarque et qui est pour nous un enseignement précieux. Pie IX n'est pas seul en butte aux injures de la secte révolutionnaire. Le gouvernement piémontais qui a tant travaillé et qui travaille encore avec ardeur à satisfaire les exigences des sociétés secrètes n'est pas plus épargné. On l'accuse de faiblesse, sinon de complicité, on ne le trouve pas assez tyran. On voudrait le voir baillonné et réduire au silence tous les hommes qui possèdent quel-

que autorité dans le domaine religieux. Le gouvernement de Victor Emmanuel comprendra-t-il enfin où le mène la révolution dont il a voulu se faire un aide, un bélier, pour écraser tous ceux qui entravaient son ambition ? S'il ne le comprend pas, qu'il ouvre les yeux et il apercevra l'abîme effrayant qu'il s'est creusé. La révolution l'a aidé, peut-être ; mais il est bien certain qu'il a plus fait pour la révolution qu'elle n'a fait pour lui. Elle s'est servie de la royauté piémontaise pour combattre Dieu et la morale ; cette pauvre royauté est tombée dans le piège et bientôt l'attaque sera dirigée contre elle, car l'impiété n'aime pas plus les rois qu'elle n'aime Dieu. Mais Dieu est fort et anéantit tôt ou tard ceux qui se sont élevés contre lui, les rois seuls succombent.

*L'Echo de Rome* contient un fait qui démontre toute la tendresse et la sollicitude du cœur paternel de Pie IX ; nous l'insérons ici pour l'édification de nos lecteurs. "..... D'après une conviction générale, l'Italie est menacé de la famine. L'inéptie et l'inertie du gouvernement ont laissé vider les greniers d'abondance par l'exportation. Le froment devient de plus en plus rare et cher. Déjà le pain se vend près de 6 sous la livre ! Pie IX, qui suit d'un œil attentif toutes les phases de la crise actuelle, s'est ému des malheurs probables qui vont tomber sur son peuple. Il a donc fait acquiescer et déposer en lieux sûrs de forts approvisionnements de blé. Pendant que l'usurpateur pressure la ville conquise, le Pape s'apprête à nourrir les malheureux et les pauvres, lui le plus malheureux et le plus pauvre de tous !"

Pauvres Romains, qu'ils paient cher leur changement de maîtres. Dans Pie IX, ils avaient un père tendre et dévoué ; dans Victor-Emmanuel ils ne trouvent plus que le vampire. Quel contraste !

Mais soyons juste à leur égard, les Romains n'ont pas voulu ce changement. Le gouvernement piémontais s'est imposé à eux de par le droit du boulet et du canon ; comme le voleur s'approprie la bourse du voyageur de par le droit du pistolet. La police de Victor-Emmanuel vient elle-même nous prouver que c'est bien malgré eux que les Romains subissent le joug de la canaille piémontaise et que le fameux plébi-cite qui contenait, disait-on, la volonté du peuple de Rome n'est qu'une leurre pour tromper les catholiques et les gouvernements étrangers.

La police, pour vexer les amis du Pape, s'est avisée de tracer sur les portes suspectes des inscriptions patriotiques. Eh bien, le nombre des portes ainsi marquées s'est élevé à 16,000. En supposant que chacune de ces maisons ne contienne que quatre citoyens, il s'en suit que Rome possède 64,000 hommes dévoués au saint-Père. Ce nombre est fort respectable et nous donne une idée de la valeur du fameux plébi-cite.

Voici un autre trait de la générosité et de la bonté inépuisable de Pie IX. En vertu de la capitulation, le gouvernement italien, en licenciant l'armée pontificale, avait pris l'engagement d'accorder aux officiers le droit de réclamer leur pension. Mais les officiers qui n'avaient pas fini leur temps de service ne devaient recevoir qu'une partie proportionnelle de leur ancien traitement, alors Sa Sainteté a cru devoir leur venir en aide et leur payer un surplus de soldes. Plus tard le Saint-Père a décidé qu'à partir du 15 octobre tous les sous-officiers de l'ancienne armée recevraient leur solde entière.

Ce trait de générosité est digne de Pie IX. Il ne veut pas que des hommes qui ont refusé les offres de l'Italie, et qui repoussent à chaque instant les obsessions et les menaces des officiers italiens, soient ainsi placés dans l'altern-

tive de la misère et de l'infidélité. Comme de juste la onnille italienne qui excelle à dénaturer les actions du bien-aimé Pie IX et à calomnier ses intentions, ne manquèrent pas de crier sur tous les tons que le Pape organisait un complot pour expulser les envahisseurs de Rome, et accumulèrent des mensonges impossibles.

Chez nous, catholiques, ce acte de Pie IX ne pourrait qu'augmenter notre vénération pour lui, si la chose était possible. Oui, l'Auguste Pontificat du Vatican est bien pauvre; dépouillé par d'infâmes voleurs, ses moyens sont trop restreints et nous avons un grand devoir à remplir. Ce qu'il vient de faire est un bon exemple à suivre; que notre zèle ne s'endorme pas. Il faut de l'argent à notre vénéré Pontificat; contribuons suivant nos moyens à l'augmentation de ses recettes. Le Concilium n'est pas riche, mais il peut donner son obole. L'effraie, quelque petite qu'elle soit, aura toujours sa valeur et sera un capital placé à gros intérêt. Un grand évêque catholique disait dernièrement que l'on peut dire de Rome ce que Saint Bernard affirmait de la Sainte-Vierge, dans son *Mémorial*: *Il est inouï qu'un ami de Rome ait jamais été abandonné du Seigneur.*

Nous terminerons cette revue des faits religieux de Rome par un touchant détail relatif à l'expulsion des Carmélites. Lors que la nouvelle de cette violence se répandit dans la ville, elle souleva une indignation générale. On se gagna même à opposer une résistance active; des personnes influentes parvinrent à calmer les esprits. Mais les familles nobles voulurent protester contre cette injustice et organisèrent une escorte d'honneur pour les religieuses expulsées. Les grandes dames romaines, dans leurs carrosses, les grandes fêtes, se rendirent à l'heure fixée au convent des Carmélites, firent monter les religieuses à côté d'elles et les conduisirent à leur nouvelle demeure. La police n'osa rien faire et comprit ce qu'il y avait de mieux à faire; c'était le meilleur parti à prendre.

En France, les derniers arrangements faits avec l'Allemagne ne sont pas considérés comme très-avantageux. On reconnaît même que Bismarck continue à traiter cette pauvre France en pays conquis. La Prusse semble avoir fait des concessions; cependant, en examinant la nature de ces concessions apparentes, les journaux français trouvent qu'elles sont plutôt un danger qu'un avantage pour la France.

En effet, l'évacuation plus prompte d'une partie du territoire français par les troupes allemandes n'a été consentie que parce que l'occupation était un fardeau pour la Prusse, et que cette dernière veut diminuer ses charges. Tout en faisant ses propres affaires elle n'a pas oublié de conserver des garanties suffisantes pour le paiement intégral de sa dette. Le territoire évacué n'est pas livré à la France, il est simplement neutralisé; aucune des deux puissances n'a le droit de l'occuper. Mais ce territoire neutre est une perpétuelle menace pour la France, la peuvent s'organiser des complots, à peuvent se rassembler les éléments de discord et de là peut surgir une guerre civile capable de rejeter la France dans les horreurs dont elle vient à peine de se délivrer. Bismarck est trop éblouissant pour n'avoir pas prévu ces résultats, et nous nous risons pas d'affirmer qu'il ne l'a pas voulu. Tristes concessions.

Quant au traité demandant, les demandes de la France ont été rejetées. Dans la rectification des frontières deux points étaient à décider, la France réclamait le grand établissement industriel de Moyœuvre et quelques petits villages aux environs d'Avricourt. La Prusse a gardé le plus considérable, l'établissement de Moyœuvre; et n'a remis à la France que

les petits villages et encore elle a eu le soin d'en distraire les forêts domaniales qui s'y trouvent et qu'elle entend garder. Bismarck sait tirer parti de ses victoires.

Mais repassons l'Atlantique et revenons à notre cher petit Canada, ou plutôt à notre bien-aimée Province de Québec.

Notre législature fait tout doucement son petit bonhomme de chemin. La séance du 13 courant n'a été marquée que par le rapport de l'Imprimeur de la Reine présenté par l'Honorable M. Chauveau, par la pétition de M. Fournier contre l'officier-rapporteur de Québec-centre, et par un bill de M. Marchand demandant l'abolition du double mandat. M. Fournier a aussi présenté un bill pour fixer à \$1,000 le salaire des orateurs des deux chambres et à \$450, l'indemnité parlementaire des membres de l'Assemblée Législative.

La séance du 14 a été assez animée pendant quelques instants. M. Cartier et M. Holton ont eu devoir engager une petite querrelle, histoire de s'entretenir la main ou plutôt la langue. Ce n'a pas été sérieux. Cependant on peut voir d'après cela que l'opposition ne perdra aucune occasion de se battre avec le gouvernement. Il est probable même que la bataille sera chaude, sur les deux pétitions de M. Fournier. Dans tout ceci, on peut très-bien se demander si l'opposition est sincère ou si ce n'est pas plutôt pour leur-er les électeurs, pour faire de la blague en un mot.

La séance du 15 a été marquée par une vive discussion sur l'arbitrage. M. Joly a commencé l'attaque en demandant la formation d'un comité pour l'examen du différend existant entre la Province de Québec et celle d'Ontario au sujet de la répartition de la dette. Dans le cours de la discussion il y eut un petit duel entre M. Cauchon et M. Joly; mais aucun des duellistes n'est resté sur le carreau. Ces passe-d'armes ne sont pas dangereux.

L'Hon. M. Chauveau répondit ensuite à M. Joly et il exprima l'opinion que l'opposition n'attaquait le gouvernement que pour essayer ses forces. MM. Marchand, Trudel, Maillat et Chapleau parlèrent dans le sens de l'Hon. premier ministre, et MM. Larocque et Holton appuyèrent M. Joly. Puis la motion, étant mise aux voix, fut perdue par une division de 43 contre 19.

La séance s'est terminée à minuit.

La chambre n'a pas siégé jeudi, par condescendance pour les protestants, lesquels ont célébré ce jour comme étant un jour d'actions de grâce.

Vendredi, la chambre n'a siégé à peu près que pour la forme. A part deux petits débats bien courts tout s'est fait avec la plus grande facilité. Ces deux débats ont été provoqués par l'opposition. Le premier a eu lieu à propos de la suspension du sergent d'armes, M. Grneau. Le second sur la requête de M. Fournier demandant que l'officier-rapporteur qui a prélevé à l'élection de Québec-centre soit cité à la barre de la Chambre. La Chambre a décidé que ces deux questions devaient être étudiées par le comité des élections et priées avant de lui être présentées.

M. Molleur proposa la formation d'un comité chargé de voir aux meilleurs moyens à prendre pour l'amélioration des routes publiques de cette province.

Lundi, le 20 courant, la Chambre fut saisie des contestations des élections de MM. Levalier, Trudel, Gignou, Verreault et Fournier. Ces contestations furent référées au comité des privilèges et élections.

L'Hon. Robertson présenta les comptes publics pour l'année fiscale finissant au 30 juin 1871, lesquels furent référés au comité des comptes publics.

### Les Zouaves Pontificaux au Canada

Les journaux catholiques de l'Europe n'oublient pas la pieuse phalange que le Canada a fournie à l'armée pontificale. Tous ses faits et gestes sont relatés avec une sollicitude extrême. A tout instant le dévouement des Canadiens envers le Saint Siège, y est prononcé dans les termes les plus flatteurs; car les feuilles dévouées à la Chair de Pierre savent projeter sur tout le peuple l'honneur qui revient en particulier aux Zouaves Pontificaux.

Tout dernièrement encore, l'*Echo de Rome*, appréciant l'heureuse détermination de nos chers Zouaves d'aller coloniser les bords du lac Mégantico, a cru de son devoir de faire connaître au monde entier cet acte du plus pur patriotisme. Son article nous a tellement plu, que nous ne pouvons résister au désir de le reproduire ici :

« Qui ne se souvient en Europe du brillant petit contingent que nous envoyâmes le Nouveau Monde, il y a de cela trois ans environ, pour renforcer la brave armée pontificale? Ces jeunes Canadiens, aux allures si martiales, avec leur mâle figure, leur taille élevée et leur robuste stature, excitèrent l'admiration générale lors de leur passage à travers la France et à leur arrivée à Rome. Ils venaient sous la direction d'un ambassadeur de leur pays; leur piété et leur zèle ardent pour la cause du Saint-Père faisaient l'édification de tous ceux qui eurent l'occasion de les voir de près. A Rome, ils s'engagèrent dans le corps des zouaves, et, au fur et à mesure qu'à la suite des capitulations expirées ou de maladies occasionnées par le changement de climat, leurs rangs s'éclaircissaient, d'autres de leurs compatriotes accouraient de leurs lointains rivages pour les remplacer. La conduite exemplaire de ces vaillants soldats leur valut tout de suite la sympathie de leurs camarades, et, pendant le court combat du 20 septembre, ils justifiaient l'opinion que leur attitude résolue et ferme avait donné d'avance de leur bravoure. Ils se montrèrent en tous points dignes d'appartenir à cette troupe d'élite qui fut l'armée du Pape.

« Nos lecteurs apprendront avec intérêt que ces anciens zouaves pontificaux du Canada ont commencé l'établissement d'une colonie sur les bords du lac Mégantico. Depuis le printemps dernier, ils ont accompli déjà de notables travaux de défrichement et élevé plusieurs constructions. Une maison a été bâtie par leurs soins, où ils se réunissent le dimanche après la messe pour se divertir en famille sous l'œil de leur supérieur. Ils disent que cette maison remplacera leur "Carole" à Rome.

« L'union la plus parfaite règne entre ces jeunes gens, qui ont appris à s'aimer sous les drapeaux du Saint-Père, et la gaieté la plus franche ne permet pas au découragement de s'emparer d'eux dans leurs durs travaux. A la place du communisme qui, on le pense bien, ne s'est pas introduit chez eux, on voit la véritable communauté chrétienne : ils s'entraident mutuellement soit en défrichant, soit en bâtissant. Chaque colon est propriétaire d'un lot de cent acres, et est secouru en proportion de l'ouvrage fait sur son lot. Par ce moyen, les secours qui sont accordés aux colons, au lieu de faire naître la paresse, sont au contraire un encouragement au travail.

« Le succès de la colonie paraît aujourd'hui assuré. Le courant de la colonisation se dirige fortement du côté du lac Mégantico, situé dans le diocèse des Trois-Rivières. Les courageux pionniers qui sont partis les premiers vont être le noyau d'un vaste établissement. Ainsi, les soldats du Pape, champions de la vraie civilisation, auront encore la gloire de porter la culture dans des régions lointaines res-

tées jusqu'à ce jour stériles pour l'humanité. »

### La nourriture verte à l'étable en été comparée au pâturage

Laissez-moi vous raconter l'expérience et la pratique d'un de mes amis. En prenant possession d'environ 9 acres de terre dans le voisinage d'un bon marché construit sur la demande d'une grande institution littéraire, il songea à ce qu'il devait faire. Deux vaches et un cheval formaient tout le bétail qu'il pouvait nourrir. Il était obligé de donner aux hommes pour conduire les animaux, le salaire qu'ils demandaient pour la saison; en même temps ce n'était pas petite besogne que mener les vaches à la pâture et les ramener. Cela le détermina à garder ses vaches à l'étable. Le plus grand inconvénient était l'accumulation rapide du fumier. Par une bonne culture, il le soigna convenablement et l'employa pour l'alimentation de ses récoltes. Ses produits augmentant, il ajouta une troisième vache. Cette autre vache augmenta encore le fumier. L'augmentation d'engrais, soignée de la même manière, produisit une augmentation de produits, et la troisième année, il ajouta une quatrième vache. A cet instant, surgit une difficulté sérieuse : son étable devint trop petite. Cependant, à la fin de la quatrième année, il acheta encore une vache, et se mit à l'œuvre pour se construire de nouveaux bâtiments d'après les améliorations modernes et d'une grandeur suffisante pour loger un cheval, une paire de bœufs et cinq vaches; quoiqu'il n'eût néanmoins pas pensé à acheter plus de terre, il lui fallait une vache de plus.

Maintenant, les personnes qui n'ont pas besoin d'une grande quantité de fumier, et d'une augmentation graduelle de produits, ne devraient pas adopter ce système. Mais il me semble que dans nos petites villes où les propriétés sont par petits lots et d'un prix élevé, il n'y a pas de meilleure méthode que la stabulation complète pour les vaches et l'enrichissement du sol.—*New England Homestead.*

Cette preuve des avantages de la stabulation d'été sur le pâturage, quoique faite sur une petite échelle, peut également s'appliquer sur un champ plus vaste. Le principe est applicable aussi bien à 100 acres qu'à neuf; les troubles sont exactement semblables. Il y aura le même besoin continu d'un plus grand nombre de vaches, avec le trouble additionnel de la manipulation et de la vente de plus grande quantité de lait et de beurre. Il y aura de grandes accumulations de fumier, exigeant plus de travaux, et cet engrais, mis sur le sol, donnera de si fortes récoltes qu'il deviendra nécessaire d'augmenter la grandeur des bâtiments. Ainsi il y aura des troubles de tous côtés et le trouble final sera celui de trouver un placement pour la haute somme de profits qui résulteront de la stabulation d'été préférée au pâturage.

## CORRESPONDANCES

### L'Agriculture et l'Industrie

M. le Rédacteur,

Tandis que l'agriculture est en souffrance, l'industrie semble se développer activement; partout, dans notre province, on annonce de nouvelles manufactures, on crée de nouvelles industries. On semble avoir compris que l'union fait la force, et que, pour faire prospérer l'industrie, il faut l'esprit d'association; les ouvriers de Québec ont aussi formé une *Association des Artisans*, afin de s'instruire mutuellement. N'y aurait-il que le cultivateur qui demeurât

insouciant de son art ?

Non, M. le Rédacteur. Soyons assez fiers de nous-mêmes pour ne pas être taxés d'indifférence en ce qui regarde notre avenir comme cultivateurs.

A quoi pourraient aboutir tous les efforts qui se font dans nos villes pour y établir des manufactures, si nous restions les bras croisés, ou encore si nous consentions à vendre nos terres pour offrir à ces manufactures le secours de nos bras, moyennant quelques piastres bien vite dépensées ?

L'agriculture, à mon avis, doit jouer un rôle bien plus grand, bien plus important et bien plus nécessaire que l'industrie et le commerce; ce serait aussi le comble du ridicule, si l'on s'obstinait à créer des manufactures sans avoir aux moyens de les alimenter. Applaudissons aux efforts de ceux qui voudraient le progrès du pays par l'industrie; mais qu'ils se rappellent que leur tentative serait vaine sans le secours de l'agriculture. Les industriels comprendront aussi que pour arriver à d'heureux résultats, il doit y avoir un concours unanime de bonne volonté entre eux et les cultivateurs. Si tous nous voulons que le pays soit riche et prospère, commençons à prodiguer nos plus tendres caresses à l'agriculture. A nous cultivateurs, de profiter des avantages qui nous sont donnés pour nous apprendre à bien cultiver nos terres; à nous surtout de secourir les efforts de cette vigilante sentinelle de nos intérêts les plus chers: la presse agricole.

Si les professions, les arts, le commerce et l'industrie ont chacun leur organe dans la presse, à plus forte raison l'agriculture doit-elle avoir le sien, elle si souvent oubliée, et si souvent négligée de ceux qui par leur condition ne croient faire mieux que de servir leur intérêt personnel, et ne rien faire à l'avantage des cultivateurs, accorder cependant leur plus sérieuse attention au commerce et à l'industrie, même aux beaux arts.

L'agriculture, loin d'être mise en oubli, doit être préférée; car c'est elle qui doit donner l'industrie et le commerce: ces deux derniers peuvent manquer, tandis que l'agriculture peut éternellement et à l'infini multiplier ses produits végétaux et animaux, sans avoir à redouter une catastrophe ni pour elle ni pour la société. Tout ce que l'agriculture demande: c'est le secours de nos bras et un travail intelligent et raisonnable. Nous pouvons pour un temps être sans argent; mais mourir de faim, jamais.

Donc à l'agriculture la plus grande sollicitude; ceux qui ont en mains la conduite du pays, doivent lui accorder leur plus sérieuse et leur plus prompt attention. De son côté le cultivateur, au jour des élections, au lieu de marchander son vote comme cela se pratique quelquefois, au grand scandale des honnêtes gens, devrait demander à celui qui sollicite ses suffrages: *Qu'avez-vous fait pour le progrès de l'agriculture?* Si la réponse est satisfaisante, considérez-la comme la meilleure profession de foi. Des faits valent mieux que les plus beaux discours, les plus belles promesses.

Tout pour l'agriculture, car c'est la source inépuisable des vraies richesses, de la vie large, facile et honnête pour tous les producteurs et pour tous les consommateurs; source que nos industriels devraient essayer de conserver et d'augmenter, afin d'y puiser des aliments constants et profitables.

Notre situation, M. le Rédacteur, réclame nécessairement que l'on s'occupe de l'amélioration de nos cultures, si nous voulons conserver pour nos enfants le sol arrosé des sueurs de nos ancêtres: héritage sacré qui leur sourirait bien mieux que la servitude en pays étranger.

Voulons-nous sérieusement conserver notre sol? Prenons-en les moyens. Que faisons-nous pendant ces longues soi-

rées de l'hiver? Nous ne pouvons certainement pas former des institutions dans le genre de celles de nos villes, surtout dans des villages peu considérables; mais nous pouvons du moins essayer à nous instruire, et plus particulièrement de ce qui regarde notre état de cultivateurs. Pour cela il existe plusieurs moyens, mais j'en connais un entre autres que tout le monde peut adopter.

Ce moyen, M. le Rédacteur, c'est la lecture en commun et à haute voix d'un journal agricole dans les écoles une fois par semaine, et tous les jours dans chaque famille. Cette lecture peut se faire par un enfant au retour de l'école pendant les longues soirées de l'hiver, lorsque les parents ne savent pas lire. Une lecture constante des faits agricoles habituerait les enfants à aimer la culture des champs, et initierait les parents aux nombreuses découvertes qui se font dans la science agricole. Le moyen est bien facile, mais combien n'aurons pas le courage d'en faire l'application? Comme dans notre paroisse, on prêterait le manque d'argent pour souscrire à ces journaux agricoles; *manque d'argent!* dans une paroisse où l'aubergiste a pu se vanter d'avoir fait, dans une seule année, un profit net de douze cents piastres par la vente de boissons enivrantes! Quand donc aurons-nous le courage d'avouer notre propre faiblesse et de chercher le véritable remède à nos maux? Ne cherchons pas ailleurs que dans le luxe et l'ivrognerie la cause de cette constante émigration vers les Etats-Unis, et essayons à nous en corriger; alors, et pas avant, l'amour du travail, l'esprit d'ordre et l'abondance viendront régner dans nos foyers.

En outre, M. le Rédacteur, quel trouble ne se donnerait-on pas pour des choses moins utiles que l'agriculture? quelle peine n'apporte-t-on pas encore pour se mettre au courant de nouvelles insignifiantes. Si nous mettions la même ardeur à nous instruire afin de réparer les défauts de l'agriculture, qu'à nous occuper d'affaires qui ne nous regardent pas, nous comblerions bien vite nos pertes, et nous apporterions sur nos fermes l'abondance et la richesse.

Je désirerais, M. le Rédacteur, que chaque famille se donnât le luxe de souscrire à un journal agricole. Pour ceux qui n'en ont pas les moyens, il se pré-entend bien vite pour eux une occasion de mettre à contribution la générosité de ceux qui ont fait et désirent encore faire quelque chose pour l'agriculture: les élections. Comme il doit être convenu entre tous les cultivateurs que les élections de ces vrais apôtres de l'agriculture seront faites par acclamation, je suggère aux candidats élus que, lors du triomphe, au lieu d'offrir à leurs électeurs du champagne ou quelque chose de plus fort, ils fassent cadeau d'un abonnement à un journal agricole à chaque électeur pauvre. L'effet pour le moment ne serait pas aussi stimulant, mais les résultats seraient plus avantageux. On conçoit, par ce moyen, quelle impulsion recevrait la propagation de l'instruction agricole; — ce serait autant d'écoles d'agriculture dans chaque maison.

Puisse le vœu que je forme se réaliser, et la *Gazette des Campagnes* compter autant d'abonnés qu'il y a de chefs de famille parmi les cultivateurs.

ISIDORE LE-LABOUREUR

#### Taxes sur la poudre et les maisons de pension

M. le Rédacteur,

Un marchand de la campagne se plaint avec raison de la forte taxe imposée pour la vente de la poudre à tirer. C'est peut-être sûr un mauvais tour que la société protectrice des animaux a voulu jouer aux chasseurs; car si on a cru augmenter les revenus de la Province par cette nouvelle taxe, on s'est grande-

ment trompé. Il eut été plus avantageux d'exiger une taxe de trois à quatre piastres pour la vente de la poudre, que demander une somme aussi ronde que celle de vingt piastres. Le résultat obtenu a été que pas un seul marchand des comtes de Kamouraska et de Temi-couata n'a consenti à prendre une licence.

Je suis un de ceux qui croient les taxes nécessaires; mais je les voudra dans les limites du raisonnable.

Il peut se faire que la taxe sur la poudre ait son utilité quant à la protection des oiseaux, et qu'elle permette parfois aux loups de ne pas être dérangés lorsqu'ils se trouvent au milieu d'un beau troupeau de moutons.

Quant à une autre taxe de dix piastres imposée aux maisons de pension, je ne la trouve pas très avantageuse, surtout pour ceux qui ne peuvent se donner le luxe de voyager dans les chars Pullman.

Plus d'un voyageur a déjà eu à souffrir de la mise en exécution de cette nouvelle loi. Je suggérerais aux membres de la législature, maintenant en Session, de faire un petit voyage pendant les vacances de Noël dans les comtes de Temiscouata et de Kamouraska, et je puis garantir qu'à leur retour ils sentiront le besoin de faire quelques changements à cette loi. Les inconvénients qu'ils auront à subir nous exempteront la peine de pétitionner la Législature afin d'obtenir l'abolition de la taxe imposée aux propriétaires de maisons de pension.

UN VOYAGEUR.

Production considérable du beurre

Le *Practical Farmer* du mois d'août nous rapporte un fait remarquable qui prouve une fois de plus les avantages qu'on peut obtenir d'un choix judicieux des vaches laitières.

Nous traduisons :

Notre ami M. C. B. Léonard près de Woodbury, N. J., possède un troupeau de douze vaches dont la moitié a été élevée dans la localité et provient de la race d'Alderney et de quelques autres races améliorées. Ces vaches ont donné en moyenne, pendant la dernière saison 281 lbs. de beurre par tête. Les veaux furent vendus \$4 50 chacun et le lait de chaque vache évalué à \$20. En estimant le beurre à 15 centins, le produit brut de chaque vache fut donc de \$42 15. Aucun compte régulier n'a été tenu sur la quantité de la nourriture donnée; mais il nous en a été promis un pour l'année présente et en même temps un rapport comparatif du profit net par vache d'une vacherie voisine dans laquelle on a aussi tenu un compte exacte de la nourriture donnée et du lait vendu.

Mais il y a, dans la pratique de M. C. B. Léonard, un point particulier sur lequel nous avons déjà appelé l'attention de nos lecteurs; savoir que l'action de stimuler une vache jusqu'à son plus haut degré de production n'est pas nécessairement un procédé épuisant pour la vache, pourvu que la nourriture soit, en qualité et en quantité, capable de soutenir en même temps la nutrition du système.

La pratique de M. C. B. Léonard consiste à bien nourrir ses vaches en toutes saisons, hiver et été, et à exciter leur appétit en changeant de pâturage ou d'aliments de temps en temps d'après ce principe "que plus on met de grain dans la trémie, plus on en retire de farine." Il donne du son et de la farine, même au pâturage et quelque fois des racines, telles que patates crues quand elles sont abondantes, et il les trouve spécialement avantageuses.

Cette méthode d'alimentation continue, dans le but d'obtenir le plus fort rendement de lait, peut être considérée comme faisant partie du système de culture améliorée dont ce journal a toujours été le chaud partisan. C'est un placement de capital dans l'industrie agricole préférable à ceux que l'on pourrait faire au dehors. Nous ne doutons pas que ce système ne soit lucratif. La production moyenne de 281 lbs. de beurre par vache est pour un troupeau de 12 vaches le plus fort rendement dont nous ayons encore entendu parler en Amérique et en Europe. On peut entièrement se fier à l'exactitude de ce rapport, il attirera sans doute l'attention de tous les propriétaires de vaches laitières, et leur montrera tout ce qu'on peut obtenir d'un judicieux système de stimulation sans épuisement et sans affaiblissement.

Immigration française

Nous apprenons par l'*Echo de Lévis* que M. Vannié, agent d'immigration française, a obtenu du gouvernement un lot de terre considérable comprenant trois townships, dans les comtes de Dorchester et de Beauce, le long de la ligne qui doit suivre le chemin de Lévis et Kenébec. Il fera construire, dans le courant de l'hiver 200 maisons pour recevoir au printemps autant de familles qui se grouperont de manière à former deux petits villages. Les émigrés travailleront pendant l'été à la culture de leurs terres et l'hiver ils se livreront à différentes industries.

Petite chronique

Notre dernière chronique nous a valu de la part des cultivateurs de nombreux avis constatant la bonne venue et la bonne conservation des patates cultivées sur les terres avoisinant le rivage de la mer.

Les principes que nous avons énoncés dans notre dernier numéro, étaient basés sur un fait que nous avons vu de nos yeux.

Le Révd. Achille Vallée, étant l'année dernière directeur de la Ferme modèle attachée à l'École d'agriculture de Ste. Anne, voulut en faire en pratique les enseignements des auteurs agricoles, sur l'heureuse influence du sel dans la culture des patates. Il fit ensemencer en patates près de quatre arpents de terre situés sur les bords du fleuve dont l'eau est fortement salée vis-à-vis Ste. Anne.

Les reproches ne lui furent pas épargnés, et les prophètes ne manquèrent pas de lui prédire une déconfiture complète. La routine ne pouvait souffrir une telle innovation et elle traita de bœuf la démonstration la plus parfaite d'une culture intelligente. Cet automne, les critiques furent obligés d'abaisser pavillon et les prophètes n'eurent pas les riens de leur côté.

Le succès de cette expérience a été complet: abondance et bonne conservation des produits, rien n'a manqué. C'est alors que nous avons cru devoir en donner connaissance à nos lecteurs et en tirer les conséquences propres à améliorer la culture importante des patates.

Aujourd'hui, des faits nouveaux viennent corroborer nos avancées et nous remercions les personnes qui ont pris la peine de nous faire connaître ces faits.

Tout cela prouve qu'un léger salage appliqué au fumier ou aux champs destinés aux patates non-seulement empêche la pourriture, mais encore augmente extraordinairement la production.

Le sel ne coûte pas cher et il en faut une très-petite quantité. C'est donc une amélioration à la portée de tout le monde.

L'année prochaine, nous aurons sans doute de nombreux succès à enregistrer.

RECETTES

La colique des chevaux

Dans cette maladie, il est mieux de prévenir que de guérir. La colique peut être prévenue par les soins dans l'alimentation. Quand on emploie du fourrage vert succulent, tels que les feuilles et les têtes de blé d'Inde vert, la colique est commune. Elle est causée par l'accumulation des gaz dans l'estomac et les intestins, ces gaz sont profonds par la fermentation de la nourriture. Ils se produisent encore lorsqu'on permet de boire trop librement de l'eau froide, aux chevaux fatigués ou épuisés par le travail. Donnez les aliments succulents en petite quantité jusqu'à ce que l'animal y soit accoutumé. Donnez à boire souvent et peu à la fois, mais jamais immédiatement avant ou après le repas. Si le cheval est très-altéré ne donnez pas plus de la moitié d'un seau d'eau à la fois et laissez passer 15 minutes avant de le faire boire une seconde ou une troisième fois jusqu'à ce qu'il soit satisfait. Si cependant, il est attaqué de la colique, donnez-lui 2 onces d'esprit de sel doux (acide muriatique étendu d'eau) et 1 once de teinture d'opium dans un demi-seau d'eau. S'ils est nécessaire recommencez au



bout d'une demi-heure on ajoutant 1 once de teinture d'aloès. Tout remède alcoolique devra être administré avec précaution. S'il n'y a aucune inflammation l'hopine de rhum avec 4 onces de gingembre pur pourra soulager l'animal.

L'encolage des tissus

La toile glacée, dite *toile de Hollande* et qu'on emploie pour les perisennes, est collée avec la préparation suivante :

- Carbonate de soude ou soda (cristallisé)..... 1 partie
Cire blanche..... 4 à 6
Stearine..... 4 à 6
Savon blanc pur..... 4 à 6
Blanc de Paris, fin, ou carbonate de magnésie.. 20
Amidon de patate..... 40
Amidon de blé fin..... 100

Le mélange est bouilli avec une quantité d'eau suffisante pour former en tout 1600 parties. S'il est nécessaire, on ajoute un peu de bleu d'outremer pour lui donner la teinte de la toile de lin. L'étoffe est empesée avec cette préparation, passée entre des rouleaux et séchée. Elle est ensuite homectée avec de l'eau de savon, et placée dans le moulin à étamer, puis soumise à la vapeur et calandree (la calandree est une machine qui presse et lustre les étoffes).

Les apothicaires nous vendent un mélange des quatre ou cinq ingrédients qu'on emploie pour bouillir l'amidon (empois) dont on se sert pour empeser les collets de chemises.—Manual of Builder.

Prix des Marchés.

Table with 3 columns: QUÉBEC, MONTREAL, TROIS-RIV. and rows of market prices for various goods like beef, flour, wool, etc.

LIBRAIRIE

LE SOURSIGNÉ prend la liberté d'informer les Messieurs du Clergé dont il sollicite une part du patronage, qu'il vient d'agrandir considérablement son magasin, et en conséquence a beaucoup augmenté son assortiment tel que Livres de prières, Missels, Breviaires, Livres de piété de toutes sortes.

Aussi Clerges de pure cire fabriqués chez les Révérends Seigneurs de la Charité, pendant le poids (16 oz à la livre) pour 9s 9d, ceux de cire mélangée, tels qu'ils se vendent généralement, 3s 3d, la livre aussi pesés (16 oz à la livre.)

Vin de messe analysé dit du Comte Ingouin infiniment supérieur au vin de Woodhouse, vin de messe aux yeux dit de Baroac, venant d'Espagne, importé par lui-même. Aussi Register suivant la loi depuis les plus petits jusqu'aux plus grands qu'il vendra à tres bas prix.

Il est prêt à se charger de toutes commandes que l'on voudra bien lui confier pour importations de France, d'Angleterre, d'Espagne, d'Italie ou d'Amérique à une simple commission de 5 p. 100. Une visite est respectueusement sollicitée.

Messieurs les marchands de la campagne sont invités à venir visiter son établissement avant d'acheter ailleurs, afin de pas regretter par eux-mêmes de la grande réduction des prix qu'il vient de faire, principalement sur les livres de prières et classiques, ainsi que sur une grande quantité d'articles de fantaisie, consistant en Jones d'or, bagues d'or pour dames et bijoux, épinglettes et Boucles d'oreilles en or, et une foule d'autres objets de fantaisie et de goût des plus variés, etc. etc. qu'il vient de recevoir d'une maison manufacturière de France et qu'il vendra à des prix qui défieront toute concurrence.

—AUSI—

Un assortiment complet des meilleurs Vins de différentes marques, Eau-de-Vie de Cognac dit Brandy, Eau-de-Vin de Genevrière dit Gin, en fût ou en bouteilles.

Toute commande reçue sera ponctuellement exécutée à la ville ou à la campagne.

J. A. LANGLAIS, Libraire, No. 61, rue St-Joseph, St. Roch, Québec, Vis-à-Vis l'Église.

Québec 23 Octobre 1871
2 novembre 1871.

Chemin de Fer du Grand Tronc

Table with columns: STATIONS, Aller, Retour, and rows of train schedules for various stations like Riv. du Loup, Riv. de la Rivière, etc.

AVIS AUX MEUNIERS

LE SOURSIGNÉ étant le seul agent, dans le District de Québec, pour la vente et le placement du Smutt et du Séparateur breveté de MM. Howe, Babcock & Co. des États-Unis, pourra expédier sur demande un dessin de leurs machines avec une copie des certificats de l'Honorable Elisée Dionne et aux autres pour qu'il en a placé dans leurs moulins.

Toutes les commandes devront être adressées au SOURSIGNÉ, à la Rivière-Quelle, et seront exécutées au plus vite. ALPHÉE DECHÈNE.

Rivière-Quelle, octobre 1871.

CERTIFICATS

Nous certifions que les séparateurs de Howe Babcock & Co. placés dans divers moulins, par M. Alphée Dechêne, sont préférables aux anciens smutt ou séparateurs; qu'ils n'endommagent point les grains qui sont très nets; qu'ils n'exigent point plus de force ni d'usage, et que leur grande utilité est dans un nettoyage parfait des grains, soit pour en faire de la semence, soit pour les moudre.

LUC LETELLIER, E. DIONNE.